

Connaître le passé : une nécessité militaire bien présente

129

Jean DE CARBONNIÈRES

Officier français, le chef d'escadron Jean DE CARBONNIÈRES a suivi le cours supérieur d'état-major en 2015-2016 avec la 130e division du Collège de défense à l'École royale militaire belge. Son travail de master s'intitule «Du musée aux opérations : réhabilitation de l'Histoire militaire dans le cursus de formation opérationnelle des officiers européens.»

Zowel historici als militairen hebben de neiging om de militaire geschiedenis te verwaarlozen, historici omdat ze erin slechts een weinig zinvolle aaneenschakeling van losse feiten zien, militairen omdat ze van nature onmiddellijke acties verkiezen. Hierdoor lijkt de militaire geschiedenis nu vaak herleid tot een vorm van "herdenking". Hoewel dit een zeer nobele taak is, is het potentieel van dit vakgebied echter veel ruimer. Mits het gezond verstand de leidraad ervan is, kan de militaire geschiedenis inderdaad een belangrijke troef zijn voor het operationeel denken van militaire leiders.

Depuis les cyberattaques menées contre l'Estonie en 2007 jusqu'aux combats perdurant actuellement au cœur du Donbass en passant par la guerre d'Ossétie de 2008 et l'annexion de la Crimée de 2014, les entreprises politico-militaires menées par la Russie ces dernières années en Europe orientale ont stupéfié les décideurs opérationnels occidentaux. Outre l'authentique surprise stratégique que représentent ces agissements en eux-mêmes, la méthode employée depuis maintenant dix ans par Vladimir Poutine n'a cessé d'étonner, poussant nombre d'analystes civils et de militaires à considérer cette « guerre hybride » comme novatrice. Ainsi, il n'est pas rare de trouver des mémoires d'étude ou des articles établissant comme inédite cette combinaison surprenante de division politique de l'adversaire, de recours à la guerre par procuration, de subversion et d'usage de moyens cinétiques, qui caractérise les engagements russes actuels.

130 Il est indéniable que le type de conflit dans lequel s'est engagée la Russie ne correspond pas au référentiel contre-insurrectionnel auquel les pays de l'OTAN se sont peu à peu accoutumés depuis 2001. Il est tout aussi vrai de souligner la nouveauté de certains moyens techniques employés, en particulier, pour les cyberattaques. Il est cependant inexact de considérer le type même d'affrontement adopté par Moscou comme une création nouvelle des actuels maîtres du Kremlin. D'emblée, un certain recul par rapport aux événements permet de discerner qu'il s'agit en quelque sorte d'un avatar de la *maskirovka* – pratique de dissimulation opérative théorisée dès les années 1930 par certains officiers soviétiques (entre autres Svetchine et Toukhatchevski) et bien connue des vétérans de la guerre froide – actualisée et étendue aux niveaux d'action politique et stratégique. De manière plus inattendue, des similitudes frappantes avec d'autres procédés pourtant plus lointains géographiquement et temporellement apparaissent dès lors que, daignant nous déporter de la tyrannie de l'actualité, nous osons profiter de l'immense répertoire offert par l'histoire militaire en termes de procédés et de subterfuges, et ce tant au niveau stratégique qu'opératif ou tactique. À cet égard, il est saisissant d'étudier comparativement ce qui est parfois nommé la « doctrine Guérassimov » – du nom de l'actuel chef d'état-major général des forces armées de la Fédération de Russie - avec la stratégie de Richelieu lors de la guerre de Trente Ans.



131

Reprenons ainsi les composantes de la « guerre hybride ». L'exploitation des dissensions au sein de l'Union européenne par Sergueï Lavrov dans la gestion des conflits en Ukraine et en Syrie n'est pas sans rappeler la diplomatie de cet autre expert des relations internationales qu'était le père Joseph – la fameuse « éminence grise » – lorsque ce dernier dressait les princes d'Allemagne contre la maison d'Autriche et affaiblissait le Saint Empire romain germanique dans son ensemble. Le recours à la guerre par procuration, mélange de désinformation et de coercition caractérisé par l'emploi de cyberattaques terroristes en Estonie et de « *little green men* » en Crimée, s'apparente à l'emploi des services du monarque suédois Gustave II Adolphe – vainqueur des armées habsbourgeoises aux batailles de Breitenfeld et de Lützen – par une France officiellement en paix avec l'Empire. Les activités subversives encouragées en Ossétie et au Donbass par l'appui russe aux séparatistes sont quant à elles similaires à celles soutenues par Richelieu en Catalogne et au Portugal face aux Habsbourg espagnols, ainsi qu'à l'exacerbation des prétentions de Wallenstein en

132 Bohême poussant ce condottiere à trahir Ferdinand II. Enfin, l'utilisation de la force armée conventionnelle, conjuguée aux actions entreprises dans les autres composantes, est aussi manifeste dans les interventions des forces russes en Géorgie, en Ukraine et en Syrie que lorsque la France de Louis XIII s'engageait dans la guerre de Succession de Mantoue puis – officiellement – dans la guerre de Trente Ans.

Indéniablement surprenants en ce qu'ils bouleversent les codes établis, les modes d'action russes n'en sont pas pour autant innovants en eux-mêmes, mais reprennent – en les actualisant – des procédés utilisés par le passé. En cela, Vladimir Poutine et le général Guérassimov ne font qu'agir à la manière d'autres brillants stratèges et tacticiens, sachant puiser dans l'Histoire l'émanation de leurs propres manœuvres : Frédéric le Grand à Leuthen et le duo Hindenburg-Ludendorff à Tannenberg n'ont pas agi autrement, se remémorant respectivement les antiques victoires d'Épaminondas à Leuctres et d'Hannibal à Cannes...

QUE RETIRER DE CES PERSPECTIVES HISTORIQUES ?

Il n'est pas ici question d'établir en purs théoriciens de brillantes comparaisons qui n'auraient vocation qu'à alimenter les conversations de salon et autres symposiums de spécialistes. Bien au contraire, cette réflexion est portée vers l'action, en ce qu'elle peut – et doit – avoir une portée pratique pour le décideur ayant à sa disposition l'usage de la force armée ou devant y faire face. Il s'agit en somme de comprendre toute l'importance que revêt la culture historique comme appui à la réflexion opérationnelle¹, dans tout son intérêt mais également avec toutes ses limites.

Royaume de l'incertitude, du désordre et du chaos, la guerre est, selon l'expression consacrée de Clausewitz, « un véritable caméléon » qui ne cesse de varier de couleur pour mieux se fondre dans son environnement. Au gré des évolutions politiques, économiques, sociologiques ou techniques, elle est tantôt manœuvrière, tantôt de position, s'étire dans la durée et dans l'espace pour mieux s'y contracter par la suite, ne concerne pour un temps que des professionnels pour ensuite se fondre parmi les populations. Face à cet aspect protéiforme, nous pouvons être enclins, en n'étant que focalisés sur l'instant présent, à céder à un relativisme complet et défaitiste, abandonnant toute tentative d'appréhension du phénomène, ou encore à nous rapporter systématiquement à l'expérience immédiate pour préparer une guerre déjà caduque.

¹ Cet adjectif est employé dans l'acception française du terme, considérée dans cette étude comme l'ensemble des procédés et actions ayant trait aux opérations militaires, qu'elles soient de niveau stratégique, opératif ou tactique.

Une autre perspective s'offre cependant à nous si nous nous efforçons non pas de décrire avec une prétendue précision la nuance exacte dont se pare ce caméléon, mais plutôt d'en caractériser utilement les principales couleurs ; si nous reconnaissons la vanité de notre quête de savoir absolu sur les événements passés ou en cours pour n'en retirer que les éléments déterminants ; si nous passons d'une attitude de spectateur à une posture d'acteur. C'est là que réside toute l'utilité de l'histoire militaire.

Par-delà l'inévitable brouillard de la guerre, la fonction d'un chef militaire est de décider de la conduite à tenir par ses hommes. Plongé dans l'incertitude, il doit analyser rapidement et efficacement les situations pour effectuer le meilleur – ou le moins mauvais – des choix possibles en fonction des circonstances et des éléments dont il a connaissance. Dans cette posture, en plus des qualités intrinsèques propres à chacun et difficilement transmissibles (courage, sang-froid, coup d'œil, vivacité d'esprit, détermination), il ne peut compter que sur ce qu'il a appris par expérience, qu'il s'agisse de la sienne ou celle d'autrui. En la matière, l'avantage que représente une assimilation des expériences des chefs de guerre du passé apparaît de manière évidente, à l'aune de ce que signifiait Bismarck lorsqu'il déclarait préférer « apprendre des erreurs des autres, afin d'éviter d'en commettre [lui]-même »².



« Vous n'êtes tous que des idiots de croire pouvoir apprendre quelque chose de votre expérience. Je préfère personnellement apprendre des erreurs des autres, afin d'éviter d'en commettre moi-même. »

Otto von Bismarck (1815-1898)

² « Ihr seid alle Idioten zu glauben, aus Eurer Erfahrung etwas lernen zu können, ich ziehe es vor, aus den Fehlern anderer zu lernen, um eigene Fehler zu vermeiden », Otto von Bismarck, cité par Robert D. Buzzel et Bradley T. Gale, *Das PIMS-Program*, Springer Fachmedien, Wiesbaden, 1989, p. V.

134 Ainsi, l'identification, au travers des âges, d'éléments récurrents dans la planification et la conduite des opérations militaires peut fournir à un décideur opérationnel des clefs de compréhension d'un conflit ou d'une bataille et, partant, inspirer les décisions qui en découlent. Par analogie contextuelle, un chef est à même d'établir des correspondances entre ce qu'il perçoit de la réalité de terrain et des événements qui, bien qu'éloignés chronologiquement, s'avèrent stimulants pour la réflexion et l'action.

Embrassant l'ensemble des réflexions liées à la prise de décision opérationnelle, les permanences historiques pouvant être caractérisées de la sorte portent tout à la fois sur les finalités, sur le contexte et sur les moyens de l'action militaire. En effet, l'étude de l'histoire militaire nous pousse, dans un premier temps, à comprendre l'imbrication intrinsèque des actions de niveau tactique, opératif et stratégique et les différents procédés permettant de les articuler en cohérence avec les buts de guerre établis. Dans un deuxième temps, elle étaye la compréhension du cadre des engagements militaires en fonction des caractéristiques géographiques des théâtres d'opérations ou de la perception temporelle de la manœuvre. Enfin, elle permet d'identifier des tendances générales d'utilisation des moyens matériels, des ressources humaines et de l'autorité confiés au chef militaire en fonction des différents styles de commandement.

Comme tout outil, ce mode de réflexion présente à l'évidence ses limites. La principale d'entre elles est indéniablement de considérer les schémas de manœuvre du passé comme autant de recettes du succès opérationnel. En la matière, l'usage irraisonné de l'histoire militaire peut s'avérer aussi dévastateur que l'amnésie historique, comme le rappellent les déboires des généraux qui, de la guerre de Sécession au premier conflit mondial, n'ont su s'abstraire d'un référentiel tactique napoléonien rendu caduc par les évolutions technologiques issues des révolutions industrielles. Loin de fournir un catalogue d'illusoires martingales stratégiques, opératives ou tactique, l'histoire militaire ne fait en définitive que présenter au décideur opérationnel un éventail d'exemples qui, en fonction de leur adaptabilité avec la situation du moment, sont en mesure d'inspirer ses choix sans jamais les dicter.

Depuis que l'Homme relate ses victoires, conquêtes, désastres et revers militaires, ce constat d'utilité de l'histoire militaire a maintes et maintes fois été établi. « Lisez, relisez les campagnes d'Alexandre, Annibal (sic), César, Gustave, Turenne, Eugène, et de Frédéric ; modelez-vous sur eux ; voilà le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art de la guerre »³ déclarait ainsi le « dieu de la guerre » clausewitzien Napoléon.

³ Napoléon Ier, maxime LXXVIII dans *Maximes de guerre de Napoléon*, Anselin, Paris, 1830, p. 46.



« Lisez, relisez les campagnes d'Alexandre, Annibal, César, Gustave, Turenne, Eugène, et de Frédéric ; modelez-vous sur eux ; voilà le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art de la guerre³ »

Napoléon 1er (1769-1821)

Pourtant, s'il est rare que les académies militaires osent se passer d'une chaire ou d'un département d'histoire militaire, l'emploi spécifique de cette discipline dans la formation opérationnelle des officiers n'est pas assuré partout en Europe, les leçons historiques étant trop souvent reléguées au rang d'accessoire illustratif sans réelle prise en compte de leur potentiel inspirateur. Cela transparaît notamment dans l'organisation des cours donnés aux élèves-officiers ou aux stagiaires des différents cursus de formation, faisant parfois apparaître une stricte séparation entre une matière jugée « académique » et l'enseignement tactique, opératif ou stratégique par nature « militaire », mais aussi plus généralement par la discontinuité de l'enseignement historique au long de la carrière.

136 L'exploitation concrète de l'histoire militaire par les chefs opérationnels de tous niveaux passe ainsi en premier lieu par un décloisonnement des composantes de formation, permettant d'appréhender de façon naturelle la connaissance historique comme concourante de la pratique de l'art de la guerre. Le savoir historique ne peut être optimisé que si un lien continu et permanent est établi avec l'instruction puis l'entraînement opérationnel, que ce soit au sein des écoles de formation ou au sein des unités opérationnelles. À l'inverse d'un bachotage vain et stérile, un tel enseignement historique doit mettre la connaissance acquise au service d'une réelle réflexion militaire. Il articule ainsi les méthodes pédagogiques traditionnelles, telles que les leçons magistrales, les lectures programmées et les exercices de type *staff ride*, à des procédés plus innovants, tels



que les travaux pratiques de reconstitution et les séances de wargames historiques, afin de placer ultimement les décideurs en situation de choix tactiques, opératifs ou stratégiques dans des contextes spécifiques éprouvés. De la même manière qu'un artiste apprend à maîtriser des savoir-faire techniques de son domaine d'expression en s'inspirant des œuvres des grands maîtres afin de pouvoir un jour composer lui-même, l'officier est poussé de la sorte à identifier dans l'étude pragmatique des affrontements du passé une palette d'options opérationnelles à partir de laquelle il élaborera ses propres manœuvres.

Dans un monde en pleine mutation et potentiellement porteur des germes de confrontations de grande ampleur, les clés de lecture de notre actualité se font de plus en plus incertaines, rendant le chaos

de la guerre plus imprévisible que jamais. À cet égard, tout en étant conscient – à l'instar d'Héraclite – de la nature mouvante de toute chose, il convient également à l'homme de décision et d'action de savoir – à l'instar de Parménide – identifier les permanences sur lesquelles fonder sa réflexion. En l'espèce, l'utilisation raisonnée de l'histoire militaire s'avère être un outil opérationnel particulièrement appréciable pour l'officier. Elle pourrait même représenter l'un des derniers avantages comparatifs des forces armées de notre Vieux Continent si l'on considère l'actuelle contestation de notre supériorité technologique par certaines formes de guerres ainsi que l'amenuisement de nos forces sous l'effet des coupes sombres pratiquées dans nos budgets de défense.

En 1648, les traités de Westphalie mettant fin à la guerre de Trente ans ont consacré le triomphe de la politique du cardinal de Richelieu, menant au morcellement de fait du Saint Empire romain germanique. Il ne tient qu'à nous de mettre à profit notre héritage historique pour identifier clairement les menaces actuelles et empêcher qu'un tel sort ne frappe l'Europe aujourd'hui. <



© Armée française

Mots-clefs : histoire militaire, utilité, formation.